

JIM'SFOUDESBO SCH - E'KOMAN
(GEO DES VERCHENES)

LES
RUBAÏYAT
D'HAÄLIT-
LER-BABA



A L'ENSEIGNE DU SPITZ
QUI LEVE — A BRUXELLES — LA PATTE
II - MDCCCCVL

**LES RUBAÏYAT
d'HAALIT-LER-BABA**

surnommé le
F'OUHRER CYNIQUE

KHA ' IN NON U NAMAK.....

O ! Traître à l'amour de tes Pères et de ton pays !
O ! Toi qui pour un peu d'or vend ton âme et la maison de ton voisin.
Le jour du jugement sera pour toi l'enfer,
car tu ne mérites que le crachat du derviche !

OMAR KHAYYAM

traduction littérale du quatrain 686 d'un
M.S. datant de l'an 552 de l'hégire et
ayant appartenu au Miramolín Sanjar.

JIM'SFOUDES BOSCH - E'KOMAN

Premier drogman à la Légation de la
Confédération Interklutérale des G. Z.

GEO. des VERCHENES

Trucheman

Les Rubaiyat d'Haälit-ler Baba

SURNOMME LE

F'ouh-rer Cynique

TRADUITS D'APRES LE TEXTE ORIGINAL
(ARYENISCHE PRE-GERMANICO-SHARABIC)
POUR LA PREMIERE FOIS EN BON FRANÇAIS
DE TOUT LE MONDE ET D'AILLEURS

avec un portrait fidèlement reproduit
de l'auteur et de Jim, par

BIZUTH



en l'an 2-1945
à BRUXELLES

DE CETTE EDITION IN-8° DES
RUBAIYAT D'HAALIT-LER BABA IL A
ETE IMPRIME 1400 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER EDITION ET 100 EXEMPLAIRES
NUMEROTES 1 A 100 SUR PAPIER
VELIN CE TIRAGE CONSTITUE
L'EDITION ORIGINALE. IL NE SERA
PAS FAIT DE REIMPRESSON EN CE
FORMAT

12

JIM & LE F'OUHRER



en conversation intime

(instantané)

LA
SAGESSE
ANTIQUE...

A DIT:

C'est un des privilèges de la tyrannie de faire et de dire ce qu'elle veut.

Sophocle. Antigone.

La démagogie et la tyrannie se rapprochent par leur goût pour les flatteurs ; le peuple veut des démagogues qui l'adulent ; le tyran aime le langage de la soumission, qui est une sorte de flatterie ; aussi aime-t-il les méchants parce que ceux-là le flattent.

Aristote. La Politique. Ch. V. Ch. XI.

Le plus grand bien d'un Etat n'est ni la guerre, ni la sédition, (au contraire, on doit faire des vœux pour n'en avoir jamais besoin), mais la paix et la bienveillance entre les citoyens.

Platon. Les Lois. Livre I.

Dieu a distribué des armes à tout ce qui existe. L'oiseau a reçu la vitesse et le lion la force ; le taureau se défend par ses cornes, et l'abeille par son aiguillon. La raison est la défense de l'Homme.

Phocylide. Sentences LX.

Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple, les bons de risées.

Démocrate. Sentences XVII.

Les trésors amassés par l'iniquité ne sont pas durables ; le dominateur éternel se hâte de les détruire.

Solon. Poésies. Aux Muses I.

Répands les bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aient plus tendrement encore : répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent tes amis.

Cléobule. Sentences des Sages de la Grèce LX.

La fausseté ne peut longtemps se soutenir : elle n'a qu'un instant pour tromper.

Démophile. Sentences XII.

N'est-il pas odieux pour les hommes supérieurs, de voir un vaurien, revêtu des plus hautes dignités, gouverner le peuple par sa parole, lui qui naguère n'était rien.

Euripide. Les Suppliantes « Le Héraut Thébain ».

Il est impossible au même homme de rassembler en lui tout ce qui fait le bonheur.

Solon. Sentences des Sages de la Grèce XV.

Combien est insensé l'homme qui dédaignant ce qui est à ses côtés, va rechercher ce qui est loin de lui !

Hésiode. Sur l'Avenir.

Il est encore digne d'estime l'homme qui se montre docile aux avis du sage. Mais celui qui, ne pouvant se conseiller lui-même, ne veut point écouter les conseils d'autrui, est un être inutile sur la terre.

Hésiode. Les Travaux et les Jours.

Alexandre jugeait avec raison qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre lui-même que de vaincre les ennemis.

Plutarque. Vie des Grecs III. Alexandre.

J'aime mieux pour ami un esprit simple, mais honnête, qu'un méchant esprit délié.

Euripide. Ion « Le Vieillard ».

Marche sans cesse dans le sentier de la vertu, et ne crois pas au langage des flatteurs. Un prince est toujours grand à leurs yeux, comme un singe est toujours beau pour des enfants.

Pindare. Les Pithyques. A Hiéron, roi de Syracuse.

Détestez et punissez impitoyablement les traîtres qui se sont vendus ouvertement à l'ennemi.

Démosthène. IV^e Philippique.

Trois parties divisent les Etats : les riches, gens inutiles et toujours avides d'amasser ; les pauvres, à qui manque le nécessaire, gens violents, livrés pour la plupart à l'envie, qui lancent contre les riches mille traits injurieux, abusés par les calomnies de leurs chefs pauvres. Le troisième parti, c'est la classe moyenne qui fait le salut des Etats, qui maintient le bon ordre et la constitution.

Euripide. Les Suppliantes. Thésée.

Il est honteux de se faire le complaisant du peuple pour acquérir le pouvoir, mais une autorité qui se fonde sur la terreur, la violence et l'oppression, est à la fois et une honte et une injustice.

Plutarque. Vies des Hommes Illust. comp. d'Alcibiade et Corolia.

LA SAGESSE HUMAINE

A DIT

Je ne veux pas cacher ma victoire, j'attendrai le jour.

Alexandre le Grand. 323 av. J.C.

Je n'ai encore rien fait de glorieux, alors qu'à mon âge Alexandre était roi.

Jules César. 44 av. J.C.

Le mot « impossible » n'est pas Français.

Bonaparte. 18. ap. J.C.

On retrouve toujours des soldats, on ne retrouve pas l'honneur.

Napoléon I^{er}. 1808 ap. J.C.

Humanity should be a nation of friends.

Churchill.

*J'ai continuellement perdu des amis.
Mais je continue à avoir des amis.*

Roosevelt (cité par E. Ludwig.)

Ils ne passeront pas !...

Général Pétain, Verdun.

ENFIN

LES « SURGENIES »

VINRENT

ET ONT DIT:

« ... que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. »

Pétain, Maréchal de France. Bordeaux.

La Nation! c'est Moi...

Mussolini.

Nous avons été en Russie, apprendre à tuer.

Léon Degrelle.

Qui prétend que je ne couche pas avec la fille de mon beau-Père,
mais avec ses amants?

Cte Ciano.

Le droit, c'est ma force!

le F'Ouh-Rer.

NOTICE INTRODUCTIVE SUR L'AUTEUR
ET SON ŒUVRE

Nous avons fait une curieuse découverte ! Le hasard nous a permis de mettre la main sur un manuscrit précieux, d'une prodigieuse audace morale et spirituelle.

Ce manuscrit, écrit en caractères aryano-pré-germaniques, nous intéressa extraordinairement : 1° par son aspect ; 2° par la matière sur laquelle il était écrit, enfin 3° par la marque étrange qu'il portait, et dont nous regrettons ne pouvoir donner ici la reproduction, ne désirant pas offusquer le lecteur.

Nous avons pu nous rendre acquéreur de ce manuscrit et nous l'avons obtenu à prix d'or. Nous en avons entrepris la translation, mais l'absence de tout dictionnaire complet de la langue dont l'auteur, Haâ-lit-ler-Baba, a fait usage rendit notre tâche très difficile. De plus nous manquions de documents sur la personnalité de l'auteur et son temps. Car ce manuscrit n'est pas daté.

Cependant il ne peut plus exister aucun doute quant à l'authenticité de ce document, il s'agit tout uniment du manuscrit autographe de l'Auteur ! un certain aryen de pure race surnommé le F'ouh-rer-Cynique, mieux connu, en son temps, sous le sobriquet de « Bel A-Dol-Fuchs » ou « Fuss ».

Nous ne cacherons pas notre étonnement en examinant ce précieux manuscrit du dénommé Haalit-Ler-Baba, car le texte en est écrit en rouge sang sur une matière ressemblant à de la peau de vélin. Une expertise minutieuse, faite par des savants dont la probité ne peut être mise en doute, a permis d'établir que ce texte a été écrit de la main de l'auteur... avec du sang humain préalablement coagulé et mélangé à une dissolution indélébile et pénétrante. Mais ce qui surprendra plus encore, c'est que ce textuaire — beaucoup plus ancien que tous les liber ou incunables connus, — a été écrit sur de la peau de femme, tannée, provenant, ainsi que l'indique la marque dont nous parlions plus avant, des « ateliers spécialisés des martyriums des gestapos-lagers », dont on a toujours nié l'existence !

Nous avons souvent pensé qu'un simple mortel comme Omar Khayyam, — le divin poète persan qui vécut au XI^me siècle de l'ère chrétienne, — devait avoir eu un maître, un modèle ; qu'il ne pouvait avoir composé ces merveilleux petits

quatrains que sont ses Rubaiyat, avec cette philosophie réellement transcendante, sans avoir eu connaissance d'une œuvre antérieure au moins égale en mérite. En vérité, Omar n'est qu'un vulgaire plagiaire, on pourra s'en rendre compte par la lecture de l'œuvre que nous présentons aujourd'hui pour la première fois au lecteur en français. Nous croyons donc avoir découvert la clé du mystère Khayyam, ce vieil et sot épicurien, — que d'aucuns prétendent soufiste, — n'est qu'un vulgaire navet à côté d'Haalit-ler-Baba le « bluffiste » ou le « Cynique ».

Il apparaît clairement que le véritable auteur des Rubaiyat est cet « A-Dol-Fuss » qui vécut à l'époque où la terre entière était en proie aux guerres livrées par des ambitieux monomaniacs, dévorés par le virus des rêves les plus démoniaques, de domination universelle. Ce fut une époque barbare, où il semble que toute la bestialité qui peut se révéler en certaines races d'hommes, se livrait à un combat âpre, sauvage où les plus mauvais instincts, libérés par l'état de guerre, se déchânaient dans une lutte à mort.

L'œuvre tout entière de notre auteur : Haalit-ler-Baba est inspirée d'un esprit guerrier, bravache féroce, intolérant et insensible, violent, sanguinaire et tyrannique. Elle donne l'impression d'être, non une confession humiliée, mais bien au contraire le los d'un homme qui se croyait, — peut-être sincèrement, — un surhomme en qui Dieu lui-même s'incarnait ! A qui Dieu en personne parlait d'égal à égal, si ce n'est de subalterne à supérieur !

Le recul des ans nous permet d'apprécier à leur haute valeur les pensées délicieusement « humaines » de cet être, de ce produit Nietzschéen qui connut une incontestable célébrité.

Evidemment, notre « civilisation antique » et... démodée, notre « démocratisation », notre « libéralisme » ne peut apprécier toute la délicatesse des « Rubaiyat du Cynique ». Notre « culture inférieure » à l'aryanische Kultur se trouve parfois « froissée » jusqu'au plus profond de son âme, à la lecture de ces élucubrations sanglantes, qui semblent exagérer à plaisir. Tout, dans cet œuvre phénoménale, et que nous n'avons pu traduire que très incomplètement (quelques quatrains étant obscurcis par des termes dont l'apocalyptisme doit être imputable à quel usage abusif d'une « kokainersubayernerei ») tout, disons-nous, respire la haine et la soif de sang. Notre traduction suit cependant de très près le texte original, que notre connaissance des écritures plus modernes, hébraïques et grecques, en passant par le vieux sanscrit, le pehlevi, l'hindustani et l'arabe, nous a permis d'interpréter avec le maximum d'exactitude souhaitable.

Tels qu'ils nous apparaissent, ces rubaiyat, nous révèlent un état d'âme inouï, mélange de sadisme et de mysticisme prétentieux chez cet « intuitif », guerrier, peintre et poète. La « kultur » considérable du « Cynique » doit être rendue respectable, croyons-nous, de l'audacieuse emphase et de l'immodestie des textes.

Pour comprendre la philosophie de ce poète-F'ou-rher, nous avons relu le délicieux « Hermann und Dorothea », le fougueux et superbe « Wallenstein », le mythique « Faust » et nous avons réentendu les chants allucinaux de la « Neuvième », aussi les « fugues » savantes de Jean-Sébastien. Hélas ! pourquoi donc se refusent-elles, toutes ces œuvres là, à nous permettre de rapprocher le « Bel A-Dol-Fuss » de ceux dont il se prétend le disciple, dont il a fait, — dit-il, — ses maîtres évidemment inférieurs à lui-même.

Nous avons poursuivi nos recherches, et nous découvrîmes dans le beau catalogue des livres qui composaient la bibliothèque célèbre d'un prédécesseur (*) de ce surhomme, — avons-nous dit qu'il avait régné en cette vieille Europe, sur une contrée peuplée par une populace trop prolifique et dans sa grande majorité ignare et grossière, — nous avons découvert donc des œuvres dont la... sauvagerie est universellement connue et réputée ? Ces œuvres ont dû influencer le poète, telles « l'Emile » d'un certain Jean-Jacques Rousseau, le « Discours sur la Méthode » d'un nommé Descartes, et aussi des œuvres d'un commensal du prédécesseur sus-mentionné, un certain Voltaire, pamphlétaire éminemment incendiaire.

Il est certain qu'un esprit sensible et poétique comme celui de cet « intuitif » devait, — plus qu'un autre, — être frappé, inspiré par les préceptes odieux de ces maîtres odieux, de ces textes maudits.

Il est donc naturel que le grand F'ouhrer, enflammé par une lecture aussi brûlante, rêva de rééduquer le monde par de meilleures exemples. Qu'il ait voulu combattre la décadence latine et slave par des moyens puissants, « germaniques », « à la prussienne », refaire son « monde vital ». Il organisa mathématiquement avec précision avec toute la « méthode » que lui préconisait l'infâme Descartes et lui conseillait Rousseau la destruction de cet Europe décrépite ! Il voulut, enfin, reconstruire l'humanité chancelante sous l'usage de lois trop libérales et égalitaires, sur des bases logiques, à la « mili-Voltaire ».

Hélas ! Il rencontra des gens qui avaient une toute autre conception, une autre compréhension de la vie et de l'honneur

(*) Bibliothèque Frédéricienne à Potsdam.

humain, et aussi, qui... ne voulurent point le comprendre, ni l'admettre.

Nous n'avons pu savoir, — jusqu'à présent, — quand furent composés ces Rubaiyat, désormais célèbres, d'Haâlit-Ler-Baba le Cynique. Une telle rancœur se mêle à tant d'amertume dans les dernières strophes, que l'on peut présumer et croire que le poète connut une fin affreuse, une agonie morale pénible, lente et douloureuse...

Nous offrons au public la première traduction de ce monument remarquable de la littérature aryenischo-pré-germanico-sharabic ou Haâlit-ler-Barbarique. Il faut cependant que nous regrettions la déplorable insuffisance de la langue française que nous avons dû employer. Il est parmi les rubaiyat de ce génie, auprès de qui le grand Attila ne fût que de la gnognote, des « choses si délicates et si tendres », si « ravissamment précieuses » que nous avons été souvent embarrassé pour trouver leur équivalent dans la langue de Racine ou du triste La Fontaine ! Le public, le pauvre commun mortel que n'a point touché de sa grâce la « Koultour », nous tiendra compte wir haupff. (O ! la douceur de ce « wir haupff !!!) de la difficulté de notre tâche.

Le traducteur,
Jim'sFoudesbosch-E'Koman.

GEO. des VERCHÊNES

Trucheman

LES RUBAÏYAT

TRADUCTION NUE
EQUIPOLLANTE

*Gott in Himmel
Jetzt bin Ich da*

A. DOL FUCHS.

I.

Debouts !! Mes swastikas sont enfin déployés,
étalant mon orgueil sur le monde entier !
Guerre à mort ! Et que triomphe à jamais la germanique
Kultur !... Allez mes beaux stukas » tous ailerons éployés !

II.

Impérativement, — et pour l'éternité, —
je veux que règne mon intuitive autorité.
Tremblez ! Pays latins, c'est le « Gott mit (H)Uns »
et « Deutschland über alles »... Tuons sans hésiter !

III.

Car n'est-il pas admis, ainsi que chacun sait,
que mon être anormal, par Dieu lui-même est fait.
Dieu est en moi ! Je suis en Dieu ! Il me protège,
Mais, aussi bien, sans Lui verrons-nous le succès !...

IV.

A lors que j'étais caporal, avec empressement,
en stratège habile, j'allai de notre continent
visiter les beaux champs de batailles !... Folie
Qu'aurais-je appris que je ne sus auparavant ?...

V.

On dit que mes calculs sont irréalisables !
De conquérir la terre on me croit incapable !!!
Ne suffit-il donc pas d'égorger mes voisins,
faibles, impuissants ,avec mes tanks innombrables ?

VI.

Vraiment ! Vraiment, quand nul ne songeait à la guerre, —
fort inconscient de ce que mes lèvres jurèrent, —
à mes voisins j'ai promis respect et protection.
Alors, j'ai juré de respecter leurs frontières !

VII.

Ma promesse a duré ce que durent les roses !
Nécessité fait loi, n'est-ce pas, je suppose ;
un serment vaut-il plus qu'un « chiffon de papier » ?
En avant mes Teutons vers notre apothéose !...

VIII.

Vers une apothéose et de feu, et de sang !
Et si pour réussir, en cet effort puissant,
il faut tuer l'enfant, tuez aussi la mère !
Tuez !! qu'importe-t-il ? Ce sont des innocents !

IX.

Mon omnipotent désir, en ces heures tragiques,
veut qu'où vivaient heureux des peuples pacifiques
subsistent seulement des ruines par monceaux ! !...
Allez ! O ! mes légions écraser toutes les... Belges !

X.

Sur l'échiquier tentant de leurs riches provinces,
marquez l'indélébile empreinte de vos lourdes pinces.
Allez, mes wehrmachts aimés, ce sont de riches pays,
volez, pillez, rançonnez, faites comme jadis le Kronprince (*).

XI.

Plus tard, quand ans par ans, un siècle aura passé,
mes peuples sur mes cendres auront alors placé
la « steine » kolosalle ! On lira sur cette stèle :
« Il trouva un jardin, mais n'en a rien laissé ! ».

XII.

Ah ! le printemps viendra, ravivant nos désirs
et notre ardente soif de meurtre et de plaisirs...
Venez mes Germains, dans le sang, le carnage,
le viol et le feu, trempions-nous à loisirs.

XIII.

Car jamais, je le sais, rien ne nous fera meilleurs !
Nos femmes, au retour, nous ouvriront leurs cœurs,
d'enthousiasme brûlés ! Leurs lèvres sur nos lèvres
boiront le suc ardent, le fiel rédempteur !

XIV.

Varsovie ! Rotterdam ! Belgrade aussi bien
consacrent mon renom d'inflexible chrétien !...
Heil ! Mais ! Vantera-t-on ces beaux faits de mes armes ?
Hélas, non ! Pas assez, je le crains et... j'en conviens !

(*) Kronprince : plus connu sous le sobriquet de Klownprinz. Débauché voleur, rapineur célèbre de la Grande Guerre 14-18.

XV.

Ainsi que le potier, tournant la claie informe,
d'un coup de pouce adroit la forme et la déforme,
Je tripote et chipote, encor et encor la vérité.
Et chimiste divin, j'en fais du... chloroforme.

XVI.

Un cheveux, dit-on, sépare le faux du vrai :
pourquoi donc m'inquiéter ? Qu'est-ce que je ferais,
grands Dieux ! de la vérité ? De mes contes spécieux,
Germaines, mes fils aimés, faites-vous pas vos frais !

XVII.

Ne perdons point de temps en de vains bavardages,
ne discutons point des droits et coutumes d'un autre âge,
appliquons cependant, — plus scientifiquement, —
les tourments, les fléaux que jadis forgeât pour notre usage !

XVIII.

Kultur ! Deutsche Kultur ! C'est toi que je veux belle !
A mon secours parfois, s'il faut que je t'appelle,
Ah ! réponds-moi bien vite et gonfle toi d'orgueil :
l'œuvre que j'accomplis va te rendre immortelle !

XIX.

Nietzsche ! j'élucidai de ta chère œuvre immense,
les arcanes ! Je veux ignorer la clémence —
il se peut que la force opprime le bon droit —
le culte d'Héraclès (*), seul, a quelq'importance !

(*) Héraclès : il s'agit sans doute d'un ancêtre d'Hercule, mais qui n'avait pas le même idéal que le fils d'Alcmène.

XX.

O ! Vous Bach ! Gœthe et Schiller, dont les œuvres sublimes !
Vous Beethoven, génie altier qui jusques aux cimes,
avez élevé le flambeau de « notre » humanité aryenne,
O ! Chers Maîtres, en votre temple accueillez votre F'ouh-Rer
[illustrissime !

XXI.

Dans l'étrange bouquin qu'on appelle l'Histoire,
bien des rois ont inscrit l'éclat de leurs victoires.
Mais infailliblement mon nom y brillera !
Car aucun de ceux-là, n'égala mon œuvre méritoire !...

XXII.

Pour vaincre un ennemi nul moyen n'est mauvais,
et, ma flotte inutile, hélas, n'y suffirait !
Pour ce rude labeur, mes junkers noctambules
en parcourant les airs, décernent leurs « bienfaits ».

XXIII.

Que m'importe, après tout, le blâme qu'on m'inflige !
Le sang ainsi versé, relève mon prestige.
Je ne fais pas la guerre en militaire hardi.
La beauté du combat au grand soleil m'afflige !

XXIV.

Ah oui ! Ma haine est trop féroce ! O ! Doux Seigneur !
Et c'est la lâcheté qui réjouit mon cœur.
J'ai couvert de traîtres les moindres coins de terre,
ce sont là, mes amis, les moyens dont use un vrai vainqueur !

XXV.

Que serait notre science, et voire, notre industrie
sans le voisin asservi qu'il suffit qu'on copie ?
L'espionnage habile est notre force à nous,
Eh ! ne perdez jamais, germains, cette chère manie.

XXVI.

C'est d'ailleurs, O ! Kultur, pour ton culte sacré
qu'en otages, par milliers, ils seront massacrés !
Kultur ! Flambeau divin ! O ! Suprême morale,
Lumière, à vous seuls, mes germains consacrés !

XXCII.

Dernièrement encor, en compagnie aimable,
quelques de mes soldats tenaient galante table
et des filles, gaîment, partageaient leur bonheur !...
Ils goinfraient ! Ils buvaient, ils tuaient... Ah ! c'était ineffable !...

XXIX.

Et ce spectacle heureux remplit mon cœur de joie !
Car tu le sais, mon Dieu : qu'ainsi s'ouvre la voie
par où s'insufflera l'esprit de la Kultur !...
Ah ! quel doux paradis Tu veux que j'entrevoie !

XXX.

Ils rêvent ces doux héros ! Ah ! ne rêveraient-ils pas ?
Leur sommeil de brute est pesant... car ils sont las !
Las de tant de victoires et de tant de triomphes !
Rêvez !... Rêvez mes beaux gars aryens, car vous ne savez pas.

XXXI.

La Victoire est certaine ! Mais Londres est loin encore.
Qu'importe, elle attendra que notre matamore,
l'imbattable Rommel (*), de ses chers Italiens
reçoivent l'aide tant promise et... qu'ils implorent.

XXXII.

Mais vos esprits obtus, par vos chefs façonnés,
s'inquiètent peu de cela !... C'est fort bien raisonner.
J'aime mieux, dans la nuit, entendre vos voix suaves
hurlant : « du Vin ! du Vin !... » l'heure n'a pas sonné.

XXXIII.

L'heure n'a pas sonné, vous n'êtes pas assez ivres
pour livrer ces assauts, menés aux sons des cuivres
et de nos beaux stukas, orchestres infernaux !
Vous êtes encor conscients, et, vous tenez à vivre !

XXXIV.

Je vous prodiguerai ces belles croix de fer !
Cent mille d'entre vous, jadis, sur les bords de l'Yser,
la gagnèrent moins bien, il faut que je l'avoue,
que mes « gestaps » qui de l'Europe ont ordonné l'enfer.

XXXV.

Exagérez le mal et n'ayez nuls effrois,
anéantissez tout, le Guildhouse, le Stadhuis, ces beffrois,
orgueil de ces gens libres. Ah ! j'ai soif de vengeance
Sur ces anglais maudits, anathème trois fois !!

(*) Rommel : célèbre général qui retraits victorieusement pendant la guerre mondiale sous la protection de soldats de carton.

XXXVI.

Je ne veux rien laisser de ces lieux magnifiques,
il faut que soit payé le beau sang germanique
que sur le sol d'Europe, les nôtres ont versé.
Sans crainte, Coventrysez, le Monde, la France, la Belgique !

XXXVII.

Car c'est par ce moyen, — la terreur, — en secret, je le dis,
que je veux emporter... mon siège au Paradis !
...Car Il m'accueillera, le Dieu de Clémence,
Sans doute Il « doit » comprendre l'œuvre que j'entrepris !

XXXVIII.

O ! Toi ! Dieu Suprême en Qui je suis ! Dieu sans fin
qui versa dans mon âme, et tes conseils divins,
et ta force immortelle. O ! comprends-moi donc bien !
Comprends ma folie, mon orgueil et... m'impose de tes mains !

XXXIX.

Demain, dis-tu ? Demain ! Mais... Vois mon inquiétude,
de quoi sera-t-il fait Demain ? Et quelle certitude
ai-je encor que demain, envers moi, ton accueil
soit, comme Je le veux, plein de mansuétude !

XL.

Car ceux que tu aimais, je les tyrannisai :
ces femmes, ces enfants affamés, — francs-tireurs déguisés, —
et n'avais-je pas le droit d'agir ainsi ! Ces faibles,
à mes armes ne se sont-ils pas opposés ?

XLI.

C'est nous qui, maintenant, animons leurs foyers
des éclats de nos chants et de nos bruits guerriers !
Et c'est vers Moi, leur Dieu, que s'élèvent ces cantiques
plus doux que des oiseaux, les hymnes printaniers !

XLII.

Ah ! chantez mes germains... Remplissez nos obus
de poudre et de shrapnels !... Gravez sur les affûts
de nos chers Tyger-tanks, les noms de nos victoires ;
achevez vos captifs, puisque c'est défendu !

XLIII.

Entendez-vous ! Wehrmachts, l'éclat terrible et doux
de nos bombes sur Londres ! Ah ! sous leurs rudes coups
de nombreux ennemis ont râlé, ont hurlé !
Heil ! Heil ! Ne répondons que par nos cris de fous !

XLIV.

Ah ! Je veux toujours entendre ce cri merveilleux
qui sonne comme un chant des ancêtres glorieux !
Kultur ! Kultur ! Kultur ! J'offre cet holocauste
à ton culte sacré ! Pourrais-je faire mieux ?...

XLV.

Oui ! J'ai souvent pensé qu'il serait nécessaire
que j'impose, O ! Kultur ! ton dogme par la guerre
L'heure en était venue, il fallait m'obéir !
A l'appel de ma voix, mes légions se levèrent !

XLVI.

Et ces héros puissants sans savoir le « pourquoi »,
le « quoi » ni le « qu'est-ce », par nous trois :
Goeringe, Jemegobels et Moi, se sont comme des bêtes
sur la piste, élancés !... O ! l'effarant tournoi !

XLVII.

Lors ! Dans cet Univers, ils vont avec vaillance.
Ah ! parfois cependant, si, comme en leur enfance,
ils veulent un guide à leurs gestes hésitants...
Tu réponds : Kultur : Ecoutez donc du F'Ouh-Rer la sublime
[éloquence !]

XLVIII.

Car Je suis ton élu, Kultur ? N'est-il pas vrai ?
L'art de massacrer, pour moi, n'a pas de secrets
— mon génie intuitif est incommensurable —
Suis-je pas l'Heureux des Heureux, car moi seul connais !

XLIX.

Dans ce bol renversé qu'on appelle le Ciel,
doux séjour éthéré du Dieu Providentiel,
Ma vertu, Ma force, Mon excellence et... Lui, assis à ma droite,
ensemble, Nous formerons le Tout, divin Pluriel.

ACTA EST FABULA...

L.

Mea Culpa ! Pitié ! O ! Quelle est Ta vengeance ?
Dis-moi Seigneur, quand finira ma souffrance ?
...Non ! J'ai rêvé, Mon Dieu, rêvé ridiculement
que je ne vaincrais point, les Anglais... ni la France.

LI.

Quoi ! mes plans astucieux, si longtemps préparés,
se sont comme châteaux de cartes, écroulés !
Quoi ! mes « Quislings » nombreux, et tous mes tortionnaires
ont en vain partout opéré, partout roucoulé ?

LII.

On ne m'écoute plus ! On ne peut plus m'entendre !
Contre mes ennuis Goegoebels a beau me défendre ;
mensonges par ses soins, et mensonges encor,
dans la presse servile, en vain Je dois répandre...

LIII.

Tu m'avais dit : « Demain, tu seras plus puissant que moi-
[même !]
Tu seras Iehova !! Tu seras le Dieu suprême... ! »
Et sur mon front si pur, sur mon cœur de Siegfried,
Tu posais déjà, hier, l'ineffable diadème !

LIV.

Dans mes Deutsche Halle, remplies de mes fidèles,
j'entendis maintes fois des voix fraîches et solennelles,
hurler les « Heil ! Heil ! Heil unser Fouh-Rer, Heil !! »
Ai-je rêvé, suis-je qu'un pantin dont on tire les ficelles ?

LV.

Du haut d'un minaret, avec Musso, sa moukhère,
Rommel contemplait le panorama du Caire...
Mais hélas, avec mes troupes, depuis El alamein,
il a courru tout droit jusqu'au... Cinquantenaire ! (*)

(*) Cinquantenaire : Musée Bruxellois et parc où se trouve un
« panorama du Caire » célèbre.

LVI.

Je me voyais déjà entrant à Samarkande
 A la tête des Légions de Degrelle et sa bande !
 Laval m'accompagnait et portait mes paquets.
 Hélas ! depuis Naltshik et Mordok c'est une sarabande !

LVII.

Eh ! Je les ai bien vus tous ces puits du Caucase,
 Et mes troupes déjà s'écriaient, pleines d'extase :
 « Heil ! Heil ! Heil, nous avons les pétroles, Heil !
 Dorénavant, pour Churchill, c'est la mort sans phrase ! »

LXVIII.

Mais il faut déchanter, la défense élastique
 est depuis un an notre seul moyen, c'est fantastique !
 Je n'ose plus parler, on se foutrait de moi,
 Tellement j'ai gueulardé au monde mes... chants humoristiques !

LIX.

J'ai dit que jamais, là où se posaient les armes de la wehr-
 [macht,
 l'ennemi ne pouvait remettre pied, je l'ai dit tout à tract !
 Et ce fut Stalingrad, et ce fut Alameine
 et ce fut Tripoli, et puis la Tunisie... coups de Jarnac.

LX.

Et j'ai perdu un million de mes hommes pour reprendre
 [Karkhoff !
 et j'ai perdu... l'initiative, Tudieu, j'en perds mein kopff !
 Quoi ? toutes mes victoires n'auront servi de rien ?
 L'Europe m'échappe, et mon empire aussi, je redeviens
 [sous-off' ?

LXI.

Malgré les promesses du bel Hermann, sur nos caboches
 Dégringolent les pilules tonnantes de tous les antiboches.
 Ces idiots d'angliches, nous bombardent à foison,
 et mon peuple commence à trouver cela très moche !

LXII.

Capitulation sans conditions ? Capitulation...
 Toutes les T. S. F. le répètent à saturation ;
 suis-je donc simplement le paranoïaque
 qu'on prétend ?... Donnerwetter « schmickelwagneration » (*).

LXIII.

Au cœur des Invalides le « P'tit Caporal » rigole,
 j'entends son rire, et, son sarcasme m'affole !
 — Que je reprenne mes pinceaux de façadeklacher ! —
 Non mais !... Il se fout de moi, je crois... ma parole.

LXIV.

Sur le dernier échelon de ton échelle branlante,
 A-Dol-Fuss ne sens-tu pas monter l'odeur puante
 de tant de cadavres ; autour de Toi vingt millions
 de morts, grouillent, hurlant leur haine virulente !

LXV.

Autour de ma Wehrmacht aimée, aussi souffle la haine.
 Partout en Europe des bandes d'énergumènes,
 préparent à foison : pièges et sombres traquenards !
 Partout s'élève un chant d'horreur anti-germaine !

(*) Ce mot signifierait à peu près : « pot-pourri wagnerien » ou bien
 ferait-il allusion au fameux « Crêpe sur l'cul des Dieux » de ce com-
 positeur.

LXVI.

Doner mein kampf..... kapout.....
 Unmöglich..... finnlos draum.....
 Ach ! Ach !..... Berücksct
 Himmel mir verboten tod.... !
 (*quatrain incomplet et intraduisible*)

LXVII.

Le trouble de mon âme est immense et profond !
 Je ne sais plus que faire, je sombre en un gouffre sans fond !
 O ! Gott mit Uns ! Protège-moi de ton ombre.
 Vois mon angoisse, tire-moi de la détresse où je me morfonds !

LXVIII.

Aux femmes des Marolles* on veut livrer mon être !
 Je ne sais pourquoi j'ai peur d'elles, je ne veux pas connaître
 le supplice que ces mégères, dans leur enivrement,
 me pourraient infliger ! Ach ! Gott in Himel, la peur me
 [pénètre !...]

LXIX.

Peur Moi ! Peur... ? Moi ?... Oui ! Tous les démons de l'enfer
 sont déchaînés contre moi ! Churchill ricane et sa poigne de fer
 a lancé, des Alliés, les innombrables armées fraîches,
 De Gaule et ses gars, Montgomery et ses Tommies, et jus-
 [qu'aux Sams d'Eisenhower !]

LXX.

Tout craque ! La Finlande aux abois, cède et de moi s'écarte !
 Mon front d'Est s'écroule aussi, comme château de cartes !
 Mes troupes fondent au soleil russe, comme neige au printemps !
 Il me pleut sur la tête toutes les flèches de Parthe.

* Marolles : célèbre quartier populaire bruxellois.

LXXI.

Le mur Mannerheim est crevé comme une vessie.
 Et le mur Atlantic, subit le même sort, en Normandie !
 Déjà Rommel prépare ses milliers de soldats de carton
 Pendant qu'en Italie Kesselring joue avec les siens « Scam-
 [pavie* » !]

LXXII.

C'est la fin, je le sens, autour de la « Gross-Europa »
 tout croule, je ne réaliserai donc jamais mon rêve, felix culpa
 En vain aurai-je tué des millions de germains, mes frères !
 J'en deviens dingo ! C'est atroce ! Mea Culpa !

LXXIII.

Ah ! l'ai-je vu en rêve ? Sur ma gueule charlotée
 un zinneke bruxellois lève sa patte et d'une pissotée
 abondante m'arrose à plein jet, le salaud !
 Oh !... et dire que je n'ai plus de quoi lui foutre une tripotée !

LXXIV.

C'est la fin ! L'heure approche inexorablement
 où je devrai payer tous mes crimes, atrocement !
 C'est la fin de mes boches, c'est la fin de l'Allemagne,
 Ach Gott ! Il faut qu'avec Goering et Goebels j'attende ton
 [jugement !]

LXXV.

O ! Grand Napoléon, comment donc as-Tu fait pour que ta
 [gloire
 Persiste après un siècle ? Comme toi de victoires en victoires,
 j'ai couru. Mais j'ai connu aussi mon... Waterloo !
 Et, c'est pour le honnir, que mon nom s'inscrira dans l'Histoire !

* Scampavie : mot du langage marollien qui signifie « fiche le camp ».

LXXVI.

Dans mon cher Bergtesgaden, comme une bête furieuse, —
dont le nez s'enfle de rage sous la piqûre fielleuse
de mille et une morsures, de mille et un coups durs, —
je vais me retirer avec mes chers SS et mes troupes victo-
[rieuses

LXXVII.

Et là ! Cuvant mon impuissance et mon ignominie
je préparerai dans l'ombre quelque nouvelle infamie —
car je ne me rendrai jamais, je le dis en hurlant —
Est-ce qu'un être comme moi, cède à la raison... ennemie ?

LXXVIII.

Anathème à la terre ! Anathème au monde !
Mon nom est synonyme de ce qu'il y a de plus immonde !
J'en accepte la gageure et je dis M... à tous !
Surtout à ceux qui méconnaissent mon énorme faconde !

LXXIX.

Oui ! Haälit-ler boira le trait sombre, la lie du vin.
Sous la clarté des bombes, la mort le mènera en son ravin.
La mort est son amie et sa main est puissante !
Près d'elle il connaîtra le repos sans fin, inutile et... vain !

Tamman shud.

AINSI
FINISSENT

LES RUBAIYAT D'HAALIT-LER
BABA DIT LE F'OUHRER
CYNIQUE TRADUITS POUR LA
PREMIERE FOIS EN FRANÇAIS
ET PUBLIES A BRUXELLES EN
L'AN 2.1945 DU PREMIER
SIÈCLE APRES LA LIBERATION
JOUXTE LA COPIE

par

GEO. des VERCHÈNES

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 27 MARS 1945 SUR LES
PRESSES ET PAR LES
SOINS DE L'IMPRIMERIE
NEON, A BRUXELLES.